



AHUANA



Personne n'est si pauvre
qu'il n'a rien à donner.

Père Joseph Wrésinski

Les pauvres sont
nos maîtres.

Saint Vincent de Paul

Avril 2006

N° 25



Au moment où j'écris ces lignes, voilà plus d'une dizaine de jours que la province de Chimborazo est en état d'urgence (ainsi que les provinces du Cotopaxie et du Canar), ce qui signifie : pouvoir aux mains des militaires, interdiction de réunions, couvre-feu de 10 heures du soir à 5 heures du matin....

La raison ? Les indigènes, peu à peu, se sont soulevés pour demander un référendum sur le TLC (Traité de Libre Commerce) que le pays veut signer avec les États-unis. Le gouvernement négocie ce traité sans donner d'information et pour le profit des plus riches.... Les indigènes savent que ce traité sera pour eux la mort des petites exploitations agricoles et qu'ils se retrouveront dans une misère encore plus grande... d'où leur combat.

Les jours prochains seront déterminants pour eux....

Pierrick



Partir pour qui, pour quoi, pourquoi, peut être pour soi avant tout. Je suis ici parce qu'une petite voix m'a parlé il y a quelques temps, ce petit cricket je l'ai écouté, je ne voulais pas me retrouver à 50 ans pleine de regrets et d'amertume. Il y a 11 ans, après avoir vécu une expérience qui a bouleversé ma vie je m'étais promis de repartir, plus longtemps, pour travailler auprès des enfants et en Amérique latine. Les enfants du bidonville argentin avec qui j'avais vécu six mois ont tracé pour moi le début du chemin qui m'a amenée à être éducatrice aujourd'hui.

Je suis ici pour deux ans et ce, depuis bientôt six mois, deux ans, un 35^{ème} de ma vie, peut-être une éternité pour mes parents et amis, sans doute trop peu si l'on ose parler d'éducation, de formation. Deux ans à travailler aux côtés des "madres cuidadoras", des mères protectrices des garderies de trois communautés. Ces jeunes femmes n'ont parfois pas eu une enfance rêvée, elles sont parfois loin de ce titre de mères protectrices, elles ont déjà de la peine à prendre soin d'elles, comment arriver à prendre soin des autres. Lorsque j'évoque avec elles leurs souvenirs d'enfance, ils sont bien maigres, jouer à enlever ses bottes, "cargar wawa" s'amuser à porter un bébé dans le dos, aller avec maman aux champs pour couper de l'herbe pour les



Pierrick VAN DORPE : Apartado 06 01 36 – Riobamba – EQUATEUR
Fax : 00 593 3 969 834 – e-mail : pierrickvanderpe@hotmail.com

Tél : 00 593 3 294 94 16 (Attention au décalage horaire : il est de 7h en été et de 6h en hiver.
Quand il est midi en Equateur, il est 19h en France en été, et 18h en hiver).

cochons d'Inde. Des mamans très prises par les travaux des champs, pas souvent disponibles pour les jeux ou les câlins.

Où est le papa dans cette histoire ? Le papa est parti travailler en ville pour gagner quelques sous, qu'il dépense parfois en mauvais alcool les fins de semaine pour oublier la misère de sa famille ou la misère de son alcoolisme. Maman assume seule, avec la précieuse aide des grands frères et soeurs la charge des champs, des bêtes, des enfants, du marché le samedi à Riobamba, de la lessive. Maman est vite usée mais elle continue puisque, si elle s'arrête, c'est qu'elle aura préféré la mort à la vie.

Comment faire rêver d'un futur lorsqu'on n'a pas de passé, comment construire le présent lorsqu'on n'a pas de fondations ?

Fossé entre deux enfances, entre deux vies, parfois incompréhension entre deux cultures. Dans mon imaginaire de petite européenne gâtée, forcément un enfant demande toute l'attention, la tendresse, la disponibilité de ceux qui l'entourent. Mais nous avons deux imaginaires différents, j'ai connu dans mon enfance des adultes bienveillants, même si mes parents étaient très pris par leur travail, j'ai eu un entourage familial qui a su me stimuler, me faire jouer, me faire travailler...

Il faut donc être présent au quotidien pour tenter de créer des fondations artificielles, être à l'écoute, patiente. Expliquer, suggérer, informer, sensibiliser, faire avec, parfois il faut prendre par la main pour rassurer. Avancer petit pas à petit pas, savoir accepter de reculer de temps en temps. Ne pas vouloir gagner à chaque fois, savoir se remettre en question, se montrer ouverte à la critique.

Vu que ces jeunes femmes n'ont pas de carnet de santé, pas de références, il faut reprendre au début, pour créer des bases.

Et hop, je vous fais la première injection ma bonne dame et on se revoit la semaine prochaine pour le premier rappel. Je ne peux pas faire toutes les injections au même rythme. En fait, au début, c'est plutôt le patient qui me dit quand je peux m'approcher avec ma seringue. Dans une des garderies, par exemple, il m'a fallu plus de temps pour arriver à dire certaines choses aux femmes, cela m'a parfois terriblement frustrée, mais j'ai attendu qu'elles me laissent les approcher davantage.

En fait, je pourrais dire que mon travail est d'ouvrir des parenthèses : parenthèses de réflexion, parenthèses de nutrition, d'hygiène...

Parfois, je me dis, après avoir ouvert plusieurs fois la même parenthèse, "tiens, la date de validité devait avoir expiré, elle n'a pas fonctionné, il faudra que je m'en trouve une autre" et puis, quelques semaines plus tard, je vois que ma petite parenthèse a finalement pris, c'est juste qu'elle ne s'est pas ouverte aussi vite que je l'aurais souhaité. Ici je lutte un peu en permanence contre moi-

même, j'ai une nature plutôt spontanée, qui a besoin de se lâcher de temps à autre, de pouvoir dire les choses, de s'énerver parfois et en fait ici je me travaille une autre facette, super linéaire, du moins le plus linéaire possible. J'ai parfois envie de crier, de hurler, alors je sors fumer une cigarette, parfois il en faut deux, j'essaie de faire le point et je reviens.



D'autres fois, c'est une autre colère qui m'envahit, celle qui vient lorsque je regarde tous ces petits corps dénutris, ces grands yeux pleins de lumière mais en même temps pleins de tellement de dureté, de maturité. C'est comme si l'on avait volé une partie de

l'âme d'enfant de ces petits bouts, comme si la voiture avait roulé trop vite, passant des années de la première enfance pour aller directement jusqu'à l'âge adulte. Je surprends parfois des expressions d'adulte sur ces petites têtes d'ange, ce qui peut s'expliquer, les enfants doivent rapidement prendre des responsabilités, aller couper l'herbe pour les bêtes, aller garder les animaux, s'occuper des petits frères et soeurs. A 6 ans, les petites filles n'en sont déjà plus, elles rentrent directement dans la peau de la petite maman. Pas de transition, pas de crise d'adolescence, on passe de l'uniforme de l'école primaire à celui du travailleur.

On se sent parfois terriblement seul, impuissant, un peu dépassé par la force du mouvement communautaire. J'aurais parfois envie que les choses se mettent en place plus rapidement, que la communauté se mobilise davantage autour de la question des garderies, qu'ils prennent conscience de ce potentiel de vie qui est sous leurs yeux et qu'ils en prennent soin.

Quel sera l'impact de mes deux années ici ? Je crois que le principal impact sera pour moi, une grande leçon d'humilité en premier lieu, je ne ferai sans doute pas grand chose, même si c'est de mon mieux. Je me dis que, si un parent, un enfant sont réceptifs, si un enfant le jour où il devient parent à son tour reproduit quelques habitudes prises durant cette période, ce sera ma victoire. Je ne sais pas quelle trace je laisserai ici, mais ce qui est sûr c'est que tous ces visages, ces mains, ces sourires auront laissé des traces indélébiles dans mon coeur. Cette expérience sera pour moi comme une charnière dans ma vie, comme un moment que l'on garde toujours présent à l'esprit, quelque chose de beau et de fort. Une expérience dont je parlerai à mes petits enfants, que je me remémorerais lorsque j'aurai envie de me plaindre un peu trop facilement.

Marielle

PS₁ : Si vous désirez voir quelques photos et lire mes notes, vous pouvez aller sur mon blog : <http://marielle.typepad.com>

PS₂ : Et pour les nouvelles et les photos de la boulangerie de Chancahuan, voici l'adresse de celui de Stéphanie : <http://stephanielaurent.blogspot.com>

Un peu en coup de vent... mais du vent qui décoiffe !

Trois semaines, c'est évidemment beaucoup trop court pour prétendre connaître, voire comprendre, un petit quelque chose de ce que vivent ou veulent vivre les familles indigènes de la province du Chimborazo avec lesquelles Pierrick, Marielle, Stéphanie, Sigolène, Anne et tous ceux qui les rejoignent, ont choisi de faire un bout de chemin.

Cependant, un bon coup de vent, ça peut propulser haut et loin ! En tous cas, nous, on a été propulsés dans un tourbillon d'émerveillement. Émerveillement devant ces paysages grandioses, vastes, variés, inédits et surprenants pour les européens que nous sommes.

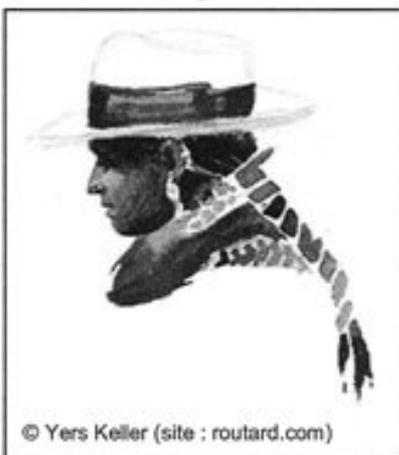


Image tirée du livre de J.-M. Bardintzeff

La plupart des communautés dont Pierrick à la charge se nichent ou s'agrippent sur les pentes du Chimborazo, le plus haut volcan du monde, 6310 mètres. Le Tungurahua, en activité depuis 7 ans, projette dans le ciel sa colonne de cendres et de vapeur, l'Altar en toile de fond. Ces volcans bien visibles depuis « Quilla Paccari », la maison de tourisme où nous logeons, donnent à ce site une dimension de beauté majestueuse.

Fascinante aussi cette chorégraphie des couleurs. Teintes vives et variées dont se vêtissent les femmes indigènes, patchworks aux mille nuances des cultures qui s'étagent jusqu'à presque toucher les cimes éclatantes des volcans, vert émeraude ou bleu profond de la lagune nichée au creux de cratère... Un jaillissement d'énergie et de vitalité qui nous saisit tout entier.

Si un vent glacial nous a obligés à redescendre au pas de course les pentes du Chimborazo, celui qui souffle à travers les communautés indigènes nous oblige à reconsidérer les fondements de notre humanité. Nous avons été touchés et interpellés par la manière dont les communautés indigènes fondent la vie sur les liens humains, une attitude qui semble naturelle, une manière d'être fondée sur une attention à chaque personne en tant que personne. C'est impressionnant de voir comment les gens disent bonjour par exemple. Les familles qui vivent dans ces communautés sont presque toutes des familles pauvres, très peu ont les moyens d'avoir une voiture. Les gens marchent beaucoup sur ces chemins de terre poussiéreux et chaotiques. Marielle et Stéphanie ont chacune plus d'une heure de marche matin et soir pour gagner leur lieu de travail ! Les chemins sont des lieux très habités, on s'y rencontre, s'y croise, s'y échange des « Buenos dias » en permanence, mais pas un « Buenos dias » lancé comme ça, à la volée, à l'ensemble du groupe que l'on croise... Non, mais un bonjour adressé à chaque personne et répété autant de fois qu'il y a de personnes dans le groupe. Bien souvent, les gens s'arrêtent, serrent la main, parlent, prêtent attention à chaque personne, prennent le temps de quelques nouvelles ou paroles d'accueil pour les « gringos » que nous sommes.



© Yers Keller (site : routard.com)

Je crois qu'on a aussi beaucoup à apprendre de ces communautés sur la manière de vivre nos démocraties. Dans les communautés indigènes, les décisions à prendre concernant l'amélioration de la vie de la communauté et de ses habitants sortent de la participation et de la contribution de chaque personne. La participation de tous est indispensable pour gagner l'objectif fixé. Les décisions finales sont le fruit d'un consensus, d'un accord de tous les membres de la communauté. Arriver au consensus peut prendre beaucoup de temps, souvent des

Téléphoner en Equateur :



Pour téléphoner à meilleur prix à Calpi, vous pouvez passer par Telerabais : il suffit de faire le **0 826 10 30 30**, puis, dès le début du message, faire le **00 593 3 2 94 94 16**.

Il vous en coûtera 15 centimes d'euro la minute qui seront décomptés sur votre facture de France Télécom. Le prix de la communication est appliqué dès que vous avez la tonalité, en conséquence, si la ligne est occupée ou n'aboutit pas, raccrochez immédiatement.

journées entières, parfois sans même prendre le temps des repas. C'est l'union de tous qui permet d'accéder au service de base dont la communauté a besoin. Chez nous, on parle aujourd'hui de « démocratie participative ». Ne nous faudrait-il pas en apprendre le chemin auprès de ceux qui la vivent et l'expérimentent dans le concret et le quotidien de la vie ?

On était à San Francisco au moment de Carnaval, une fête nationale qui a une très grande place dans la vie du pays. Là aussi, les fêtes sont vécues de manière très communautaire. Carnaval se prépare bien longtemps à l'avance et avec la participation de tous. Les jeunes, les femmes se regroupent pour composer les paroles de chansons, elles s'entraînent jusque tard dans la nuit à chanter ensemble, jouer des instruments et, pendant tout le temps de Carnaval (qui dure plus d'une semaine !), les gens passent de maison en maison, de village en village portant ainsi la fête et la joie aux communautés toutes entières. Chaque maison visitée accueille, offre à boire et à manger. Certains ont bien du mal à regagner le domicile à la fin de la journée mais la fête est vraiment vécue dans l'unité et la vérité des liens entre les gens.

Il ne faudrait pas que cela occulte les difficultés à vivre de ces familles indigènes maintenues dans l'isolement, le mépris, l'ignorance, la pauvreté. Les projets de développement menés par Ahuana contribuent à ouvrir un avenir meilleur aux enfants et à leurs familles.

Pour tenir cette promesse, il nous semble que l'engagement dans la durée reste le défi à relever.

André et Claude Farrer
San Francisco , 11 février-3 mars 2006

Cotisation 2006

Si vous n'avez pas encore payé votre cotisation ne tardez pas à le faire, votre aide est importante pour permettre de continuer à participer au développement des projets qui sont principalement cette année la garderie pour les enfants et le projet des lamas pour permettre une commercialisation pour toutes les communautés de Calpi.

Chèque à l'ordre d'Ahuana, à envoyer à :

Mme Anicette Maillard - Ahuana
4, rue Bourbon - 60860 Pisseleu aux Bois

Merci pour votre soutien

